

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

LA CHIFFE ET LA PIERRE

ou

LES NIAISEUX

Christian Moriat

1. LES NOMS

Il n'y a pas meilleur endroit qu'un coin. Elle le sait. C'est pourquoi elle est là. Assise par terre dans le rentrant qui sécurise. Au fond de la cuisine de *la ferme des Garennes*. Tout au fond.

Blottie.

Confiante.

Sereine.

C'est là qu'elle habite. C'est son chez-elle. Son royaume. À elle, Léonie. C'est son nom. Son nom propre. Son permis d'exister. Vu que sans nom, on ne peut pas être. La preuve ! Tout le monde en a un.

Quant à ceux qu'on appelle X ou Y, ce n'est pas parce qu'ils n'en possèdent pas, c'est parce qu'on est dans leur méconnaissance – souvent pour préserver leur anonymat, manière élégante d'éviter de leur faire du tort. Aussi existent-ils aussi. Mais en cachette.

Même les objets en ont. Car ils ont une réalité concrète.

Le manque de noms fait peur. Vu que l'inconnu toujours effraie. Alors que le connu rassure. Même si parfois, il faut s'en méfier. Comme les noms *prison*, *cimetière*, *enfer* ou *bombe atomique*. Qui font dresser les cheveux sur la tête.

Bons ou mauvais, à tous et à toutes on leur en a donné un. Juste pour savoir à qui on a à faire. Juste pour savoir si l'on peut entretenir des relations cordiales avec eux. Ou les éviter.

Ceux du quotidien, tranquillisent. Vu qu'on les emploie à longueur de temps.

On dit *une maison*. Ou bien *un banc*, *une chaise*, *un tabouret*, *une cuisinière*, *un panier*. Parce qu'ils sont. Et on sait de quoi il s'agit. Puisqu'ils sont communs.

Or, en leur absence, incapables serions-nous, de désigner les choses. C'est évident. Avec pour conséquence, les malentendus qui en résulteraient. Car, sans eux, on ne se comprendrait plus.

Enfin, soit parce qu'on les aime, soit parce qu'ils sont utiles, ou bien par besoin de les différencier, en plus du commun, leur en a-t-on adjoint un autre, en propre – *Le Surcouf* pour un bateau, *La 2CV* pour une auto...

Même les villes – *Lyon*, *Paris*, *Marseille*...en ont un.

Même les pays – *France*, *Allemagne*, *Belgique*...

Même les provinces, même les départements, même les rivières.

Même les fleurs : *Arum*, *Clématite*, *Rose*...

Même que cette dernière en a plusieurs : *Reine du Danemark*, *Victoria* ou *Hannah*...

Même les bêtes en ont aussi.

Aux *Garennes*, la chienne, c'est *Bianca*¹, parce qu'elle est blanche. Le cheval, c'est *Le Gris*, parce qu'il est gris. Le mouton, c'est *Domino*, parce qu'il est noir et blanc – dans son refus des discriminations, il a fait choix d'afficher haut et fort le respect des différences, sur son dos. Quant à la vache, c'est *Rose*... Alors qu'elle ne l'est pas.

Bizarre !

1. Bianca: De "blanke": "clair, brillant" en langue germanique. Versions italienne ou corse de "Blanche".

Avec la vache *Rose* s'ouvre le ban des mal portés. Comme *Richard* qui est pauvre. *Legrand* qui est petit. *Legros* qui est maigre. *Lenoir* qui est blanc. Ou *Leblanc* qui est noir.

Puis, s'il y a des noms qui, au départ, étaient communs, par la suite, propres sont devenus – "recueil de cartes géographiques" baptisé *Atlas*, "endroit où l'on s'égare" baptisé *Dédale*, "bac à ordures ménagères" baptisé *Poubelle*...

À l'inverse il en existe qui, propres à l'origine, ont perdu leur quartier de noblesse, en devenant communs – *Tartuffe* devenu "hypocrite", *Crésus* devenu "riche", *Narcisse* devenu "celui qui s'aime"...

Pour le cochon, c'est pire. Il n'en a qu'un. Et il est commun. Comme les choses. Alors qu'il leur est supérieur. Attendu qu'il bouge, mange, vit, dort, dîne, pense et respire. Bref ! Il a une âme. Lors que les objets n'en ont pas. Bien qu'il y ait des poètes qui prétendent le contraire : "*Objets inanimés avez-vous donc une âme...?*" Mais il faut leur pardonner : ce sont des rêveurs.

Peut-on vivre sans nom propre ? (Alors qu'on en a tous besoin d'un pour désigner l'épiderme qui nous habille avec davantage de précision; et permettre à chacun de nous distinguer parmi les autres.)

La preuve que si. Puisque notre verrat a vécu jusque-là sans en avoir. S'en est-il déjà rendu compte ? Nul ne le sait. Si tel est le cas, il ne s'en est jamais plaint. Vu que cela ne lui a jamais porté préjudice.

Ce qui ne l'empêche pas de vivre dans une soue, de se rouler dans la boue et de s'alimenter à l'eau de vaisselle. En toute conscience. Vu que son nom est commun. Alors que s'il en avait un propre, peut-être se conduirait-il plus proprement ? Allez savoir ! Son comportement n'étant sans doute que la manifestation de son mépris à l'égard de l'humain, qui ne le lui en n'a pas attribué – espèce envers laquelle il éprouve d'ailleurs fort peu d'estime. Alors que sans ses soies, les pinceaux perdraient de leur qualité. Et sans eux, les chefs-d'œuvre picturaux se compteraient sur les doigts de la main.

S'est-on posé la question ?

Bref, concernant sa déplorable attitude, ne serait-ce pas une vengeance de sa part, en quelque sorte ?

Toutes les suggestions sont permises.

Quoi qu'il en soit et les personnes de savoir vous le diront. Le cochon n'est pas seulement présent dans l'art culinaire, même si d'aucuns dédaignent sa chair pour des motifs religieux. Il l'est donc aussi jusque dans les arts. Grâce à ses langues de chat, ses traînants, ses brosses plates et autres queues de morue ¹.

Justement, l'a-t-on mis au courant ? Lui, le porc des *Garences* ? Nul doute qu'on ne l'en a jamais informé qu'il a des confrères qui, grâce à "leurs poils", ont participé à la réalisation de tableaux exposés au Louvre ou au musée des Beaux-Arts ? – établissements dont la fillette et son cochon ignorent jusqu'à leur existence. Heureusement, sinon, d'autant de mépris de la part des hommes, le rendrait bien malheureux.

Il y en a même qui peignent du groin, des artistes en quelque sorte, tel le cochon *Pigcasso*, un cousin à lui, dont les toiles s'arrachent à plusieurs vingtaines de milliers d'euros.

Aussi serait-il juste de rendre hommage à celui des *Garences*, en lui donnant un nom.

Léonie a beau réfléchir, elle ignore pourquoi il n'en a pas. C'est impensable. Et cela l'énerve.

1. Variétés de pinceaux.

La tête lui manque. Elle est rouge. Elle va éclater. Heureusement pour elle, quand elle ne sait pas, elle décide que c'est affaire de grande personne. Ce qui coupe court à tout. Sinon, à trop s'interroger, elle va encore avoir les fièvres. Ce n'est pas la peine. Après, elle devra aller se coucher dans le noir.

Ce qu'elle redoute le plus. Vu que pour gagner sa chambre, il y a le couloir à traverser. Et qui lui fait peur. À cause des bêtes et autres horribles créatures qui n'attendent que son passage pour la mordre ou la griffer. Ce qui fait très mal.

Niaiseuse.

2. DES ANGLES QUI RASSURENT

Elle est dans l'encoignure, à la rencontre chaulée de deux pans. À l'endroit de la grande zébrure. À la blessure de plâtre – le sang du mur ; car à l'instar des humains, souffrent aussi les murs. Or, si celui de l'homme est rouge, le leur est blanc. Ce qui n'est pas mieux.

Elle passe souvent son doigt entre les deux lèvres, qu'elle suce, pour qu'ils ne saignent plus. Vu qu'elle a pitié d'eux. Mais il y a des plaies qui jamais ne se referment.

Chiffe à la bouche, elle est donc là dans l'angle, à jouer à des riens, pendant que le père est aux champs. Avec pour frontières le rebord de sa couverture de laine mitée et mi-pliée, étendue sur le parterre de tommettes bordeaux. Parfois avec la chienne à ses pieds, quand elle en a fini de muser dans la cour.

Elle affectionne les coins qui rassurent. Aux dépens des cloisons impersonnelles et lisses, sur lesquelles rien n'accroche. Avec, pas même une fissure.

Au delà de l'angle, ce n'est plus son pays. C'en est un autre. Domaine de l'étrange et de l'absurde – celui des hommes et de leurs contradictions qui inquiètent.

C'est entre deux parois qu'elle se sent le mieux.

Dans leur refuge.

Dans leur chaleur.

Dans leur dormance.

Entre la danse de la flamme des ombres cillant sur la chaux à la tombée du jour et la gigue du feu dans l'âtre au bois craquant.

À sa gauche, celui du dehors qui la défend contre les striges, harpies, aspioles, goules, et la terrible salamandre venimeuse, qui traverse les brasiers et jamais ne se brûle, puis qui empoisonne l'eau des puits et corrompt le fruit de l'arbre. Tous malfaisants génies qui battent la campagne et s'attaquent aux enfants. Comme elle. Dès que descend le soir.

À sa droite, celui qui s'oppose aux insultes du froid. Cet autre démon de l'hiver, qui partage avec l'obscur, la maîtrise du couloir. Dont on a déjà parlé. Et qu'elle franchit en courant, au moment du dormir. Pour regagner la pièce où elle dort. Avec la crainte non feinte de maléfiques rencontres

que, par aventure, elle serait amenée à croiser avec les êtres malfaisants qui hantent ces lieux. Dont l'horrible Voirloup ¹ de la Forêt d'Othe, cousin germain du loup-garou, homme ou femme – l'on ne sait –, cumul à lui seul des sept péchés capitaux et capable d'endosser toutes les formes de la création – du loup en passant par le chat, le sanglier, le bouc ou un représentant de l'humaine espèce, ne serait-ce, par exemple, qu'un proche voisin. C'est la raison pour laquelle il convient de garder vigilance. Surtout à minuit, les fois où sa fenêtre est sans étoiles.

Méfiance !

C'est à la mi-nuit, justement, qu'il s'enduit les pattes de "l'amalgame" – composite à base de semence humaine, de sang d'une vierge prélevée lors de sa nuit de noce, de graisse de porc abattu le vendredi saint à trois heures de l'après-midi et d'un filet de la bave du diable.

S'il égorge le bétail et s'en délecte, pour les humains, il se contente de les vider de leur sang, par succion. Sans que ces derniers ne s'en rendent compte. Ce qui leur est préjudiciable. Car, sans ce précieux liquide qui irrigue l'organisme, les victimes sont vouées à l'arrêt imprédictible et complet, à l'image de ces véhicules qui, brusquement privés de carburant s'arrêtent, au moment où l'on ne s'y attend pas. Alors que leur chauffeur pensait avoir préalablement fait le plein avant de partir.

En outre, et ce qui est terrible, c'est qu'une fois exterminé, le monstre ne meurt pas. Il se régénère. Mi-humain mi-bête, il est tellement mauvais que ses yeux sont si puissants, qu'à distance, ils suffisent à incendier la paille des champs et le fourrage des remises. Aussi est-il difficile pour le profane de l'identifier, puisque au premier chant du coq, il mue. Sa peau animale de se fendiller puis de choir et le lycanthrope de reprendre aussitôt figure humaine, dès que la lune est pleine.

Le seul moyen pour l'identifier : la tache rouge qu'il arbore à l'extrémité inférieure de sa colonne vertébrale et la fourche à deux dents qu'il présente sur l'épaule gauche. Autant de détails qui échappent aux personnes de rencontre que leur seule vue terrorise et de facto les rend immédiatement aveugles.

Ensuite, il y a le Peût homme ², nommé aussi Tire-Bras ou Ragnan, selon les régions, qui enlève filles et garçons, en les mettant dans son grand sac. Et que sa laideur indispose.

Sans oublier la Peûte Bête ³ aux allures de dragon. Celle qui est dotée de la faculté du vol et de la marche. Et qui s'attaque aux animaux et aux jeunes femmes.

L'une d'entre elle, venue laver ses dentelles à la fontaine, avant de se rendre au bal, crut sa dernière heure arrivée, lorsqu'une bête inconnue plongea dans l'eau pour s'y baigner. Avisant la jeune fille, celle-ci s'apprêtait à bondir sur elle. Lors qu'un courageux chevalier à l'armure d'argent, descendu tout droit du ciel, se jeta sur l'animal et sans coup férir, de la pointe de sa lance, le transperça jusqu'au tréfonds de la gorge.

C'était le bon saint Georges en personne, que la jeune pucelle avait préalablement eu la présence d'esprit d'invoquer. Puis comme si de rien n'était, son sauveur de regagner les hautes sphères célestes. Et la malheureuse, qui en fut quitte pour la peur, n'entendit plus jamais parler de lui.

1 Sources : "Mystérieuse forêt d'Othe" de Gabriel Grolley (Imp Patton, Troyes 1976)

Ronnie G. Martin-Alain Richard "Le chasseur de voirlous (Troyes - Dargaud 1986)

2 et 3. Légendes reprises et adaptées par Jean Robinet : (20/01/1 913 - 13/05/2 010) Écrivain paysan français, né à Percey-le-Grand (Haute-Saône) et mort à Saint Broingt-le-Bois (Haute-Marne).

Certes, la créature a été tuée. Mais comme la plupart des chimères, celles-ci ont le pouvoir de ressusciter. Tant est grande leur capacité de nuisance qui, comme le chiendent repousse, même une fois celui-ci arraché.

(À se demander comment un espace aussi étroit qu'un couloir, peut renfermer autant de nuits d'épouvante ! Heureusement que sa porte l'en protège. Jusqu'au jour où elle ne le pourra plus. Vu que les bêtes donnent des coups de pied dedans. D'où les bruits que, parfois, dans son sommeil, elle entend. Et la réveille.)

Ce qui plonge la malheureuse Léonie dans les affres les plus incontrôlables. Laquelle se hâte toujours de rejoindre son lit le plus promptement possible et de se lover sous les couvertures, après avoir fait son signe de croix – artifice efficace pour contrecarrer les activités malveillantes des démons, selon monsieur le curé –, avant de s'élancer les yeux fermés, dans l'interminable traversée de l'enfer du corridor.

Le créateur a créé de terrifiants démons. Pourquoi... ?

Erreur ? Négligence ? Défaut de confection au moment de la fabrication de l'humain ? Le moule était-il fendu ? Présentait-il une paille ? Un peu comme Léonie, en définitive. Qui en a eu une, durant la conception.

Niaiseuse.

Quoi qu'il en soit, ce que l'on ne peut pas lui reprocher à la petite, c'est qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche. Elle en aurait les moyens qu'elle n'en aurait pas la volonté. Même si au " mal conduire" on la poussait. Elle n'a pas une once de malice dans la tête. Étant de caractère faible, d'elle, non seulement on s'en amuse, mais on en abuse.

Être trop "bonne poire", c'est ce que lui reproche sa maîtresse d'école, la grande mademoiselle lorsque, pendant les récréations, elle est prise à partie par ses camarades. "Défends-toi !" qu'elle lui répète. "Ne reste pas tout le temps dans mes jupes."

Or, se défendre, elle en est incapable. On ne le lui a jamais appris. Alors, elle subit. Elle en est malheureuse.

Cependant elle a tellement d'amour à donner. Or, chaque jour qui passe, elle fait l'expérience selon laquelle il n'est pas facile d'aimer et d'être aimée. D'autant plus que, de son affection, il y en a qui n'en veulent pas. Allez comprendre ! Ce qui explique pourquoi elle adore autant le coin d'entre les murs. Là où personne ne vient la tourmenter.

Niaiseuse.

S'il y en a qui, dans les hauteurs surplombent, son royaume à elle, c'est en bas qu'il se tient. Dans sa sphère de confort. De l'entrejambe des chaises à celui des pieds de table, en passant par les sabots du père

À SUIVRE